

Zeitschrift:	Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat
Herausgeber:	Société de communication de l'habitat social
Band:	35 (1963)
Heft:	8
Artikel:	La poussée urbaine dans les pays en voie de développement
Autor:	Mercier, Paul
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-125483

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La poussée urbaine dans les pays en voie de développement

par Paul Mercier

20

Sur les «implications sociales du développement rural et de l'urbanisation dans les régions en voie de développement», un exposé de M. Paul Mercier, professeur de sociologie à la Sorbonne, spécialisé dans l'étude des sociétés africaines, a été présenté lors de la Conférence des Nations Unies sur les applications de la science et de la technique, qui a eu lieu en février à Genève. De cet important exposé, préparé à la demande de l'Unesco, nous extrayons les pages consacrées au phénomène de l'urbanisation dans les pays en voie de développement.

Dans la majorité des pays en voie de développement, la ville, la grande ville surtout, représente un phénomène entièrement nouveau, qui s'est brutalement imposé à des sociétés essentiellement paysannes. C'étaient des sociétés de villages où les relations économiques et sociales se développaient à l'intérieur d'un horizon souvent très étroit, où les rapports de parenté sous-tendaient la plus grande part de la vie sociale, où les liens avec la terre étaient d'ordre religieux ou quasi religieux. La ville constitue donc un milieu de vie en contraste radical avec le milieu traditionnel.

Un monde hostile et attrant

Il est significatif que dans diverses régions d'Afrique noire, par exemple, le voyage et le séjour temporaire en ville aient pu dans une certaine mesure remplacer, pour les jeunes gens, les épreuves initiatiques réputées dangereuses qu'ils devaient autrefois subir avant de pouvoir tenir pleinement un rôle d'adulte dans la société. Le contact avec la ville était l'expérience par excellence d'un monde étranger, difficile et hostile qui cependant, pour de multiples raisons, attire.

L'entrée dans le monde moderne s'est, pour la presque totalité des pays en voie de développement, manifestée par la création de villes: centres administratifs en pays colonisé, centres commerciaux partout, centres industriels dans un nombre d'abord limité de cas.

Dans une première phase, les villes nouvelles ont revêtu des formes très rudimentaires. L'espace urbain était faiblement structuré. Les quartiers d'habitation ont pu être comparés soit à de monstrueux villages, soit à des «campements». Beaucoup de ces villes demeurent encore incapables de loger leurs habitants. Leur organisation municipale était sommaire, comme celle du marché du travail.

Nombre de ces villes cependant se sont, au cours des dernières décennies, et surtout après la dernière guerre

mondiale, diversifiées et partiellement consolidées. Cette diversification s'amplifie dans la période actuelle – en particulier dans les pays anciennement colonisés. Fonctions commerciales, industrielles, administratives et politiques éducatives, se conjuguent dans des villes de plus en plus nombreuses. L'influence de la ville en tant que centre de diffusion de valeurs, de modèles, de comportements nouveaux s'exerce de façon plus systématique sur les zones rurales.

La plupart des villes récentes sont caractérisées par l'hétérogénéité de leur population: hétérogénéité régionale, ethnique, linguistique, religieuse, etc. Elles contribuent ainsi à des mises en contact, à un brassage d'éléments divers, de particulière importance dans les pays qui s'attachent à la conquête de leur unité. Mais elles sont aussi, pendant un temps plus ou moins long, le siège de tensions se développant parfois en conflits aigus, entre individus ou entre groupes originaires de régions, d'éthnies, éventuellement de castes différentes.

Les paysans à la ville

L'une des causes primordiales qui rendent compte de l'intensité des migrations vers les villes est le surpeuplement rural. Mais si les migrations intéressent une partie importante, souvent la majorité, de la population adulte mâle, la plupart des migrants ne s'installent pas définitivement en ville, ou tout au moins n'ont pas l'intention de s'y installer définitivement. On a constaté, à propos de la main-d'œuvre industrielle, qu'elle était, dans le plus grand nombre des pays en voie de développement, relativement peu nombreuse, mais elle est en constant renouvellement. En Inde comme en Afrique, le «chez soi» de ces travailleurs demeure le village, et même ceux qui sont installés de façon quasi permanente en ville y retournent périodiquement pour voir leurs parents, aider aux récoltes, participer à des cérémonies, etc. Ils ne se soustraient pas aux obligations sociales et religieuses que le village impose. Il n'y a donc pas rupture entre populations urbaines et rurales. Mais des citadins temporaires, ou qui demeurent dans une large mesure étrangers à leur milieu nouveau de vie, sont mal préparés à répondre aux exigences économiques et sociales de la ville.

La migration vers la ville signifie la recherche d'un emploi; recherche vainc, pour un nombre considérable de migrants. La plupart des recensements font ressortir la forte proportion de chômeurs et plus généralement de non-employés. Le migrant, s'il ne trouve pas immédiatement

d'emploi, demeure en ville, sachant qu'il pourra toujours subsister grâce à l'aide de «parents» qu'il y retrouvera. Celui qui a trouvé un emploi stable est un privilégié; des «parents» viennent souvent vivre à ses dépens, et il accepte en général cette survie des anciennes formes de solidarité. Ce phénomène de «parasitisme familial» a été signalé à peu près partout.

Il s'en faut que tous les citadins sans emploi stable soient entièrement inactifs. Mais ils sont engagés dans des activités de caractère improductif: il y a partout pléthore de domestiques, de petits commerçants et d'intermédiaires, de gens qui gagnent quelque argent en rendant de menus services. Le développement énorme du secteur non salarié est un indice caractéristique de l'étendue du sous-emploi urbain.

Bidonvilles et classes sociales

Dans des agglomérations encore mal équipées, où le développement de l'activité productive présente un retard considérable par rapport à l'accroissement numérique de la population, la crise du logement est toujours aiguë». Partout apparaissent d'informes «bidonvilles». Le citadin, même s'il dispose d'un emploi, a souvent moins un logement qu'un «coin à dormir», et l'entassement est de règle. Parce qu'elles se sont développées trop vite, les sociétés urbaines sont faiblement organisées, caractérisées par d'importants déséquilibres. On a parlé parfois de «poussières d'individus», ce qui est excessif. Mais l'individu est médiocrement encadré. Les groupements dont il est membre ne lui apportent qu'une aide insuffisante dans les choix difficiles, dans les efforts d'adaptation, qui lui sont imposés. Les cellules de base d'une nouvelle organisation sociale se révèlent encore très fragiles. Si la famille restreinte, de type conjugal, tend à remplacer la famille étendue, ce passage ne se fait pas sans difficultés pour des gens mal préparés au type nouveau de relations qu'elle implique, entre hommes et femmes, entre parents et enfants. Cette fragilité n'est que partiellement compensée par le maintien de relations avec les groupes larges de parenté restés dans les villages d'origine des migrants. Il faut rappeler aussi que la plupart des villes ont connu, que certaines connaissent encore, une structure démographique fortement déséquilibrée, caractérisée par un excédent d'hommes et surtout d'hommes jeunes; excédent dont la nature même des migrations rend compte. D'où, entre autres désordres sociaux, un développement souvent important de la prostitution; l'extension de la

criminalité et de la délinquance est, dans certains cas, alarmante.

On a dit, à propos de l'insertion des ruraux dans le secteur du travail industriel, qu'elle exigeait d'eux une véritable «conversion». Cela est valable pour l'ensemble des formes du travail non traditionnel que propose la ville. Il s'agit, pour le migrant qui trouve un emploi, d'entrer dans un réseau de relations entièrement nouvelles caractérisées entre autres par le salariat, la rémunération monétaire, l'individualisation du travail. La nouvelle conception des rapports économiques et des rapports sociaux dans le travail ne s'impose qu'au prix de grandes difficultés.

A l'instabilité de la main-d'œuvre, déjà signalée, répond sa médiocre qualification et une faible productivité due à de multiples causes, d'ordre physique, d'ordre psychologique et social. Si le citadin nouveau apprend assez aisément, soit par une réelle formation professionnelle, soit beaucoup plus souvent «sur le tas» les gestes du travail il s'adapte plus difficilement au contexte de celui-ci. Il n'a pas les résonances sociales et religieuses du travail coutumier; il est parcellaire et son sens d'ensemble est mal compris; il est exécuté selon des rythmes artificiels dont la signification n'est pas perçue. Ce qui rend malaisé l'introduction de stimulation au rendement.

Enfin les villes sont propices à l'apparition de formes nouvelles de diversification sociale. On distingue assez rapidement plusieurs types de citadins, plus ou moins contrastés. De grandes catégories sociales se dégagent, en fonction de la durée de la résidence en ville, du niveau d'instruction de type moderne, de la qualification professionnelle, de la participation aux groupements nouveaux d'ordre politique, syndical, etc., du genre de vie (logement, nourriture, activités récréatives, etc.), de la nature des liens conservés avec les valeurs et les formes sociales traditionnelles.

Ces différenciations, combinées avec l'élaboration de nouvelles échelles de prestige, conduisent à l'établissement d'une stratification sociale très différente de celle qui prévalait dans les sociétés anciennes. Le noyau, plus ou moins important numériquement, des citadins définitivement fixés, détenant un emploi stable, disposant des revenus les plus élevés, ayant largement adopté un système de valeurs non traditionnelles, occupe les niveaux supérieurs de cette stratification. Il joue sur le plan politique, non seulement dans la ville mais dans l'ensemble du pays, un rôle capital.

(*Informations Unesco.*)